

Jean-Claude Caër

Déjeuners et dîners avec Franck Venaille

(et autres rencontres)

Sans date

Rencontré Frank dans un bar, rue de Cadix. Il me dit que les peintres qu'il a « lancés » dans ses revues *Chorus* et *Mr Bloom* sont devenus célèbres. Hier, il était seul pour le déjeuner ; il a mangé un cassoulet (et bu une bouteille de vin) – une vraie cérémonie qui lui a rappelé les cassoulets qu'ils mangeaient avec son père, lorsque sa mère, très pieuse, partait en pèlerinage au Puy-en-Velay prier la *Vierge*. Franck est né dans le 11^e arrondissement de Paris et non à Ostende comme il se plaît à le croire. Il a descendu l'Escaut à pied pendant six mois (par intermittence) s'arrêtant selon son humeur, ici et là, et souvent dans de beaux hôtels. Je me souviens de lui, en 1994, à Saint-Nazaire pendant la lecture de ses poèmes ; il se tenait « caché » derrière une porte, les épaules basses, comme un enfant, tout à l'écoute, à la joie, vaguement inquiet.

28 janvier 2004

Je déjeune avec Franck près de la Poste du XV^e arrondissement dans une brasserie. Ris de veau arrosé de vin blanc. Je lui parle de Proust « *qui mangeait seulement une fois par jour* ». Il me répond avec humour : « *comme les chiens.* »

Franck porte un petit bonnet de laine gris et m'accompagne jusqu'au métro Vaugirard. Il me parle de son travail de postier, dans sa jeunesse, au tri toute la nuit. Il s'enfermait dans les toilettes pour se masser les cuisses tellement il avait mal. Ce petit bonnet gris lui donne l'air marin, là sur le trottoir, près du métro Vaugirard.

Franck consulte un orthophoniste deux fois par semaine ; il éprouve des difficultés d'élocution, en raison de sa maladie ; il prend des cours de chant, chante des chansons de Francis Lemarque et des airs de Mozart.

20 janvier 2009

J'appelle Franck Venaille et lui demande comment il va. Il me répond : « *Est-ce que je peux te dire la vérité ? Je vais mal.* » Il a ce matin du mal à marcher, à se déplacer. Et il a aussi des regrets, le regret par exemple de ne pas avoir été « *chef de secte* ». Je lui fais remarquer qu'il a été longtemps au PC et, qu'en tant que poète, il aura des disciples plus tard. Il me répond qu'il a déjà des disciples ! Il sort un livre au mois de février, un livre qu'il aime beaucoup.

Micha et lui partent vendredi 15 jours pour Venise. J'entends le son d'un piano. Micha joue, attendant son professeur.

Mardi 8 avril 2009

À la remise du « prix Alain Bosquet » chez Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin. Prix décerné à Franck Venaille, prix qu'il partage avec G. E. Clancier, 95 ans et doyen des poètes lauréats. Nous nous retrouvons dans le salon ovale, face au jardin à la française. Nous devinons au fond du jardin une sorte de palais en trompe-l'œil, qui est le siège de *La Pléiade* et de la collection *Haute enfance*. Lionel Ray fit la présentation de G. E. Clancier, lequel par la suite lut un beau poème pour André Frénaud : « *André, prête-moi ta plume* », souvenir d'un séjour de jeunesse à l'île de Ré en compagnie de son ami. Puis Guy Goffette présenta Franck Venaille brillamment, faisant remarquer qu'il avait écrit des livres, dont l'un avait sans doute le titre le plus long de la poésie française « *Pourquoi tu pleures, dis pourquoi tu pleures ? Parce que le ciel est bleu... Parce que le ciel est bleu* », et l'autre, le plus court, « *Ça* », son dernier livre. Étaient présentes une soixantaine de personnes. Puis nous nous retrouvâmes en petit nombre dans le jardin.

Samedi 18 octobre 2010

Franck et Micha Venaille viennent dîner chez nous à Montmartre. Ils aiment prendre le bus (le 80). Franck me confie qu'il portait pendant toute la Guerre d'Algérie, dans la veste de son treillis, *La Quête de la joie* de Patrice de la Tour du Pin, né dans le pays de sa mère, la Touraine. Il portait ce livre sur lui comme un talisman. Il évoque aussi d'une voix faible de nombreux livres dédicacés qu'il a reçus. Que vont-ils devenir ? Il souhaite qu'après sa mort ses cendres soient dispersées à la source de L'Escaut, ce fleuve qu'il a descendu à pied. « *Ainsi le fleuve accompagnerait mes cendres jusqu'à la mer, nous dit-il, plutôt qu'à Ostende où mes cendres dispersées en mer pourraient être rabattues par un coup de vent contraire.* »

Le 20 juin 2011

Franck Venaille au téléphone m'annonce qu'un nouveau livre de ses poèmes va paraître début janvier 2012 au Mercure de France ; le propos de ce livre est une alliance entre les gens d'Ostende et de Venise (villes d'eau), Ostendais et Vénitiens contre « les barbares ». Franck a pensé à un titre : *Obstinément, les morts*. Il a finalement choisi *C'est à dire* sans tiret. « *Cela me semble être un bon titre* », lui dis-je, dans la droite ligne de *Chaos* et de *Ça*.

Le soir, Franck est venu pour une soirée *Secousse* à *La Guillotine*, à Montreuil (Micha était partie ce matin-là pour Sils Maria). Très fatigué, il me semble, mais très content d'écouter ses poèmes lus par Anne Segal, avant de repartir difficilement vers minuit avec l'aide de Geneviève Bigant et de Pascal Commère. Alors que la lecture reprend, j'entends son pas hésitant, presque chancelant, la marche étant devenue une épreuve.

Samedi 31 mars 2012

Dîner chez Franck et Micha. J'ai revu le portrait de Cavafy par David Hockney. Je me suis assis sur le banc lisse en forme de caïman. Franck nous parle de son père qui était dans la police, ce qui lui faisait honte quand il était adolescent. Son père était gaulliste. Il n'a appris qu'à l'âge de 50 ans que son père avait été résistant dès 1942.

Quand il était jeune, Franck se pensait immortel. Plus tard il eut « *la tentation de la sainteté* » (qui est le titre d'un de ses livres), puis rien. Maintenant la gloire incertaine commande tout cela. « *Jeunes adolescents, nous nous sentions comme des demi-dieux, et on pensait bien sûr qu'on devait nous donner le permis de conduire* », ajouta-t-il avec humour.

Dîner excellent. Ambiance tonique et joyeuse.

Franck n'a pas de problème pour monter ou descendre l'escalier à vis de son duplex. Quelle ne fut pas ma stupeur de le voir « disparaître » à l'étage comme s'il avait glissé le long de la rampe ! Il m'expliqua qu'il n'éprouvait de sérieuses difficultés que pour la marche.

Jeudi 17 janvier 2013

À la Maison de la Poésie à Paris : Michel Butor, Charles Juliet, Franck Venaille, *Les Géants III*. Quel titre ! Franck pour commencer son intervention sort tout à coup cette phrase étonnante : « *Quand j'étais enfant, j'aurais aimé être emporté par les romanichels.* » Bien que son intervention soit un peu sombre, il fait, à certains moments, rire toute l'assistance. Des lycéens (également comédiens) furent amusés quand Franck leur dit qu'il riait parfois en se voyant dans un miroir et qu'il se demandait « *Pourquoi suis-je si angoissé ?* »

Charles Juliet me semble très « juste » dans toutes ses interventions, « sobre ». Un regard intense. Un visage aquilin. Je me souviens l'avoir rencontré à Lyon, en 1985, lors d'un dîner où j'étais venu avec François Boddaert. Étaient aussi présents Bernard Simeone, Philippe Renard (mort dans l'accident d'avion du mont Sainte Odile), Attilio Bertolucci, Margherita Guidacci (pour une lecture-signature d'*Obsidiane*).

Michel Butor, dans son éternelle salopette, est égal à lui-même, curieux de tout, en perpétuel émerveillement.

Après la lecture, dîner au *Cheval bleu*. Franck me parle des Hautes-Fagnes, dans les Ardennes belges, où il a été invité peu avant Noël. Un mot mystérieux à investir, qu'il s'est approprié charnellement. Cette manière aussi dans ses poèmes de s'approprier un paysage, un lieu, un nom, d'en faire une étape pour une quête intérieure, toujours hanté par ses morts, ses fantasmes. Pour sublimer le lieu en poèmes.

Samedi 8 novembre 2014

Nous sommes invités chez Franck et Micha Venaille pour la sortie de son livre *La Bataille des éperons d'or*.

Quand nous arrivons, à 19 h 30 précises, Micha me présente à ses amies comme « *celui qui va jouer dans le prochain film de Sokourov* » (où je ne fais qu'apparaître !), cinéaste que Franck et Micha aiment tout particulièrement.

Elle s'inquiète à propos de l'« *Autobiographie* » de Leonard Woolf qu'elle a traduite et donnée à un éditeur. J'essaie de la rassurer. Franck me semble assez en forme. Il est très content de son livre dont il a reçu force compliments (« sublime », « admirable ») qui le font « *presque rougir* », dit-il. Pascal Commère arrive apportant des éperons « d'argent » pour les offrir à Franck. On s'en amusera aussitôt en s'en servant comme de bracelets, qui peuvent aussi se refermer comme des menottes sur ses poignets.

Je m'assieds sur le banc indonésien en bois précieux. « *J'ai essayé d'y dormir* », me dit Franck, « *mais je n'y suis jamais arrivé. Il aurait fallu pour cela être un ascète.* »

Devant la fenêtre, posée sur le sol, une douzaine de photos des Hautes-Fagnes sous la neige où Franck et Micha ont passé quelques jours dans une maison isolée. Ces photos prises par Micha sont belles et rappellent les premières images d'un film de Sokourov, *Confession*.

Soirée Franck Venaille à la Maison de la Poésie, le 9 janvier 2015

Après la projection du film qui lui était consacré (*Je me suis mis en marche*), Franck s'est avancé sur la scène, a marché vers sa chaise avec difficulté. Nathalie Crom était assise face à lui. Franck parla de poésie, de ses pairs, de Mathieu Bénézet (disparu en 2013), de Jean Daive... Il parla de Verlaine avec tendresse ; il « se perdit » parfois dans ce qui fut plutôt un monologue, mais retomba sur ses pieds avec l'humour qu'il manie avec délicatesse. Le film (sur *La Descente de l'Escaut*) bien qu'inventif manquait pour moi d'un peu de souffle. Nous, spectateurs, étions enfermés dans une chambre où l'eau montait comme si nous étions dans le cerveau de Franck écrivant son récit de voyage ; mais le film ne nous faisait pas vraiment sentir la largesse, la grandeur, la puissance du fleuve. Le poème y est un peu déconstruit, c'est un choix. Cela manque de ciel. Le grand mérite de ce film est de nous montrer Franck « au travail ».

Au cours de la soirée, vu les amis Pascal Commère, Patrick Maury, Gérard Cartier, Jean-Baptiste Para, Jean-Patrice Courtois, Emmanuel Moses. Emmanuel était bouleversé par la prise d'otages à *L'Hypermarché casher* de la porte de Vincennes et nous étions tous sous le choc. Aux dernières nouvelles, quatre personnes ont été assassinées.

Samedi 12 septembre 2015

Franck et Micha sont venus dîner à la maison. Nous avons passé une soirée chaleureuse. J'ai raconté à Micha, qui voulait entendre des anecdotes sur nos aventures vénitiennes dans le détail, mes impressions en foulant le tapis rouge lors de la Mostra de Venise (pour le film *Francofonia*), les dîners, et cette soirée étrange au Palace Centurion où Sokourov a été récompensé du prix *Mimmo Rotella*.

Franck me semble d'une humeur plus légère. Il écrit un nouveau livre de poèmes et se sent comme un « adolescent ». Il répète : « *Le temps passe vite, le temps passe vite.* » Me parle de ses souvenirs, de ses virées avec le *Red Star* à Vannes (qui avait perdu 4 à 0 ?) et au Havre. De ses premiers pas à *France Culture*, en 1972 ou 1973, à Avignon. C'est Alain Veinstein qui lui avait dit : « *Vas-y !* »

Je lui ai parlé avant le dîner de la *Revue de Belles-Lettres* (à paraître) qui lui est consacrée. Marion Graf m'avait demandé d'écrire sur Franck, mais il était déjà un peu tard, mi-juin. Sont prévus des poèmes de William Cliff, un texte d'Emmanuel Moses, et un d'Emmanuel Laugier.

De la fenêtre, nous « voyons » presque l'immeuble où habitait Verlaine, en contre-bas. Nous l'aimons tous deux particulièrement, pour son génie, sa musicalité, son raffinement extraordinaire alors qu'il pouvait être « *dans la vie le plus grossier des hommes* », me dit-il. Le dîner fut excellent, un poulet à l'orientale, arrosé de *Chasse-Spleen*, un des vins préférés de Franck. Soline avait préparé un dessert délicieux d'après une recette des sœurs Scotto, une gratinée de figues, une merveille.

Nous raccompagnons Franck et Micha jusqu'au taxi, tous deux vêtus d'un imper *Muji*. Le chauffeur de taxi s'impatiente de la lenteur de Franck, de sa difficulté à marcher puis à s'asseoir sur la banquette arrière. Soline lui dit : « *tout est normal.* » Franck répond :

« voyons-nous plus souvent. »

Vendredi 11 décembre 2015 - Lecture de Franck à la librairie Vendredi

Hommage à Franck Venaille par la revue *RBL*. Soirée émouvante. Franck lit. On entend sa voix avec peine. Un mince filet. Emmanuel Moses a également lu ce soir avec intensité et émotion. Peu de monde pour un tel poète.

Vendredi 18 décembre 2015

Nous revenons de chez Franck et Micha où nous avons dîné avec Emmanuel Moses. Dîner excellent. Pâtes fraîches achetées au *Bon Marché*, « *qui n'est pas bon marché !* », dit Franck. Micha a voulu voir dans l'après-midi *Francofonia* d'Alexandre Sokourov au *Chaplin*, mais est sortie au bout de dix minutes. Il s'agissait en effet d'une version pour malentendants ! Franck a remis son nouveau manuscrit (pour lecture) à Emmanuel Moses, le titre en est *Oïe Oïe les anges !*

Emmanuel m'apprend que notre ami Paul Le Jéloux va sortir un livre dans la nouvelle maison d'édition de Jean-Yves Masson, *La Coopérative*. Je suis très heureux pour lui.

Au cours du dîner, Micha nous montre une vidéo sur son téléphone portable : sa visite au cimetière de Stampa. Une de ses amies, Dominique, marche à travers les tombes jusqu'à celle de Giacometti tout en diffusant la musique de « *Be happy !* » C'est très étrange. Nous imaginons avec Emmanuel un début de film, où on ferait parler les morts (enregistrés de leurs vivants) près de leur tombe. Franck raconte sa famille, son grand-père tonnelier... tous communistes.

Ayant parlé à Franck de l'île Sakhaline, je lui conseille de lire le très beau livre de Tchekhov intitulé *L'île de Sakhaline*, qu'il ne connaît pas, ainsi que les lettres que celui-ci a écrites alors qu'il descendait le fleuve *Amour*.

Lundi 4 août 2016

J'appelle Micha. Elle revient de Venise où il faisait très chaud... Franck a pu travailler en installant un ventilateur ! Il me dit qu'il vient de donner un nouveau manuscrit au Mercure de France. Le titre : *Requiem de guerre*. Il paraîtra au printemps prochain. Il commence déjà à écrire un roman sur la rue Paul-Bert, la rue de son enfance, « sa rue ». Il considère tous les autres habitants de cette rue « *comme des usurpateurs !* », dit-il. Nous parlons d'un titre éventuel : *Ma rue Paul-Bert*. Dans sa rue vivait une grande dame plutôt laide. Elle portait hiver comme été un pantalon de velours vert (violet ?). Elle s'appelait Violette Leduc. Mais il était jeune et il ne savait pas qui elle était. Elle vivait au dernier étage dans une chambre de bonne sous les toits, au numéro 20.

Samedi 3 décembre 2016

Franck au téléphone me parle de sa phobie de l'eau lorsqu'il est à Venise, où il se déplace maintenant en chaise roulante. Il me parle d'un psychiatre comportementaliste qui l'a beaucoup aidé. Il se souvient de l'acte héroïque que constituait pour lui le fait de traverser la rue ou d'acheter un kilo de pommes de terre. Isabelle Gallimard lui a annoncé que son livre paraîtrait début février, que c'était sans doute son meilleur livre. Il est maintenant

avec Bonnefoy le seul poète à être publié au Mercure de France, me dit-il. Je lui parle de Nathalie Quintane qui avait hier une page entière dans *Le Monde des livres*. Il l'a rencontrée une fois. Elle lui a dit : « *Monsieur Venaille, vous raflez tous les prix littéraires !* »

Dernier dîner chez Franck, lundi 23 avril 2018

Franck dit : « *L'écriture est une vieille comparse.* » « *Laisser le poème respirer.* » Il est fatigué, mais arbore un beau sourire. Dans le salon, la chaise roulante. Mais il est souriant, bourré de dopamine. Il vient de donner *L'Enfant rouge* à son éditeur. Le livre paraîtra à l'automne.

Il me raconte tout cela assis sur le banc en forme de caïman. Je suis assis près de lui pour mieux l'entendre. Car à table, quand nous dînions, je n'entendais qu'un mot sur deux. Il se sent comme un adolescent. Jeune homme, il avait volé un livre de Merleau-Ponty et avait eu une main courante (contre lui). Ses parents étaient effondrés (famille de militaire, mère très catholique) et étaient partis se coucher. À 14 ans, il lisait Sartre et, en première, il avait eu 17 au bac de français.

Micha est très contente des traductions de Virginia Woolf qu'elle vient de donner à son éditeur. Elle me dit qu'elle ne comprend pas les sonnets de Shakespeare, bien qu'elle ait suivi les cours de Michaël Edwards. Elle nous montre un livre de Piero della Francesca alors que nous dînons. Je devine à peine les images dans la demi-obscurité. *Les Anges-musiciens* qui sont à Londres, à la *National Gallery*. Elle en aime deux plus particulièrement.

Elle aimerait beaucoup retourner à Assise. Au loin, la tour Eiffel s'illumine et le rayon mélancolique d'un phare balaie les toits de Paris.

Jeudi 23 août 2018

Mort de Franck Venaille à 17 h. « *C'est fini.* », c'est par ces mots de Micha que j'apprends la mort de Franck.

« *À cet instant ou presque, je voyais défiler la plus belle ville du monde !* » m'a dit Patrick Maury, « *le Louvre, la tour Saint-Jacques, Notre-Dame de Paris.* » Il se promenait sur la Seine à bord d'un *Bateau bus* avec ses petites-filles (à 12 h, il était encore auprès de lui). À cet instant, je me lançais dans les vagues violentes et vertes du Méan sous le ciel gris. Quand un poète meurt, le monde devient silencieux un instant, très court. On aimerait le croire. Puis il reprend de plus belle son vacarme. Une voix du monde réel et irréel disparaît. Une voix intense, lumineuse, douloureuse. Irremplaçable.

Pour Micha, je n'ai que ces mots : « *On l'aimait.* »

Patrick me rappelle que Baudelaire lui aussi est mort à la fin d'un mois d'août.



J'écoutais déjà Franck Venaille à Keremma, en 1978, lorsque j'habitais une longère (chez Madame Melun) et que j'observais les écureuils par la fenêtre, le soir. C'était

Franck qui officiait sur France Culture aux commandes des Nuits magnétiques. J'écoutais les talons-aiguilles claquer sur les trottoirs de Pigalle avec ravissement, ou les bruits de Trieste, la ville de Saba, de Bazlen, de Svevo et de Joyce, une ville de cœur.

Je me souviens d'avoir aperçu Franck rue Saint-André-des-Arts dans une librairie, à la fin des années 70, quand il était un parfait dandy, jeune, beau, très entouré. Plus tard, je le vis, tout habillé de blanc, à La Maison des écrivains étrangers de Saint-Nazaire. Attentif comme un héron près d'un étang, timide, sauvage, restant en retrait sur le seuil, il écoutait quelqu'un lire ses poèmes dans la salle.

Puis, à Cracovie (le pape y était attendu), c'était en 1997, nous étions invités, François Boddaert, Patrick Maury, Franck et moi. Le dernier soir dans un restaurant Franck tout à coup annonça : « Les poètes offrent le champagne ! ». J'ai dû pour le coup sortir mes derniers dollars ! Je me souviens aussi que dans l'avion du retour Franck déclarait avec humour « Demain, on coupe des têtes à Paris ! » (Après la victoire de Lionel Jospin).

C'était bien avant qu'il ne récitât La Descente de l'Escaut au Théâtre du Rond-Point. « Le Marcheur d'eau / Il étreint le froid / Il étreint le vide / Il a peur du vide / Craint de ressembler aux joncs / Il guette le vide / Le givre avec sa tête de mouton / L'enserme et le cerne... » scandant sa lecture d'une main légèrement tremblante, d'une voix forte et dense.

Jean-Claude Caër est né en 1952 à Plounévez-Lochrist, dans le Nord-Finistère. Il fut longtemps correcteur au *Journal officiel*. Quoiqu'enraciné dans sa Bretagne natale, il est un poète du voyage et de la flânerie, toujours près des hommes et de leur vie. Derniers livres : *En route pour Haida Gwaii* (Obsidiane, 2011) ; *Alaska* (Le Bruit du temps, 2016), *Devant la mer d'Okhotsk* (Le Bruit du temps, 2018).